

ENTRE — TEMPS CULTURE, LIVRES, & SOCIÉTÉ

samedi 11 novembre 2023
n° 1320

Livres

Quand les baleines racontent le monde

pages 30-31

Rencontre

Kim Stanley
Robinson,
leçons
pour le futur

pages 24-25

Dialogue

Delphine Horvilleur
et Kamel Daoud,
propos humains
sur l'inhumain

pages 34-36

Dans le ventre de la baleine

Trois livres célèbrent orques, cachalots et baleines. Le roman phénomène «Horcynus Orca», de l'Italien Stefano D'Arrigo, paraît enfin en français. L'essayiste Richard J. King explore le bestiaire de «Moby Dick» et Michel Pastoureau l'histoire culturelle des baleines

Julien Burri

Le 1er octobre 1943, quelques semaines après l'armistice, Ndrja Cambria, soldat de la Marine royale italienne, rentre chez lui, en Sicile. Dans le détroit de Messine (entre Scilla et Torre Faro, rebaptisé Charybde), sur une mer calme, trop calme, «la nuit sans lune surgit d'un coup, avec cette façon brusque et orageuse de passer de la lumière à l'obscurité». Ndrja Cambria rencontrera des «féminantes», des contrebandières de sel, bientôt suivies d'une magicienne et de sirènes.

Le détroit sera envahi d'une puanteur de charogne, annonçant l'arrivée dans ses eaux d'un «énormanimal» à la nageoire dorsale en forme de hache, l'orque funeste, «Horcynus Orca», qui donne son nom au roman. Tous les soldats morts en mer durant la Seconde Guerre mondiale remonteront des profondeurs... *Horcynus Orca* est une irrésistible vague de 1325 pages, faramineuse, épique et lyrique, poignante, oscillant sans cesse entre gravité et humour. Admirateur fervent, l'intellectuel George Steiner le qualifiait de «réponse européenne à *Moby Dick*».

Sa publication ressemble à une fable. Dès 1950, une rumeur circule dans le monde littéraire italien, portant sur un texte intitulé *La Tête du dauphin*. Il faudra attendre 1975 pour

le voir paraître, sous le titre de *Horcynus Orca*. Entre-temps, Italo Calvino en aura dévoilé un large extrait en revue et l'éditeur Arnoldo Mondadori sera, dit la légende, venu supplier Stefano D'Arrigo à genoux, dans son petit appartement romain, pour qu'il confie son roman à son illustre maison. D'Arrigo promet de livrer son monumental récit à Mondadori «d'ici deux semaines». Mais, de report en report, les deux semaines finissent par durer quinze ans. La ferveur et le soutien financier de Mondadori se révéleront pourtant sans faille, jusqu'à sa mort (il décède en 1971 et ne découvrira jamais le texte tant attendu, mais son fils Leonardo prendra le relais).

Durant les vingt ans qu'il passe à rédiger son œuvre, le romancier reste cloîtré chez lui, travaille jusqu'à en devenir bossu, souffre de maux de tête chroniques... Il lui arrive de passer des mois sur quelques lignes. Son épouse, Jutta, le menace: «Soit tu finis le livre, soit je romps.» Et lui d'implorer toujours 15 jours supplémentaires... Il sort néanmoins de son domicile, surnommé «le ventre de l'Orque», pour faire une incursion au cinéma et jouer le rôle secondaire d'un juge dans *Accattone*, de Pasolini, en 1961.

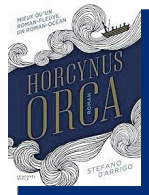
Douze ans de traduction

Le Nouvel Attila n'a pas eu peur de se lancer dans cette odysée: traduire D'Arrigo. Douze ans de travail (six pour un premier jet de traduction, six autres pour les relectures) n'ont pas fait reculer son éditeur, Benoît Virot, tombé amoureux d'un texte qui lui paraît aussi puissant que les poèmes de Victor Hugo. Pour mener à bien cette aventure éditoriale hors norme, au budget de 75 000 euros, il a renoncé à son salaire durant deux ans.

La version originale invente une langue, mêle le jargon des pêcheurs du détroit de Messine à l'italien du Mezzogiorno, le sicilien aux néologismes forgés par l'auteur... C'est une réécriture de *L'Odyssée* d'Homère, autant qu'un portrait de l'Italie de l'immédiat après-guerre; des retrouvailles déchirantes entre un fils et son père; et bien sûr, la lente et insupportable mort de l'orque, créature redoutée, Léviathan funèbre incarnant la décadence de l'Italie. Certes, la bête est une image de la mort, mais pas seulement, comme le confirmera le romancier dans une interview de 1983: «L'orque symbolise la résistance de la vie contre la mort, de l'individu contre la collectivité, de la chair contre l'esprit, de l'instinct contre la raison.»

La lente et fantasmagorique agonie du monstre est inoubliable. «L'énormanimal se traînait, mais il se traînait à sa manière, puissamment: il se traînait, ça se voyait, avec la puissance de son destin fatal, dans une solitude glaçante, infinie. Oui, il est immortel: peut-on en douter?» Les dauphins féroces (appelés les «fères» par D'Arrigo) décident de profiter d'une blessure de leur bourreau pour se venger de lui. Pour l'immobiliser, ils grignotent sa nageoire caudale, le livrant ensuite à l'appétit vorace d'une myriade de sardines aux dents fines comme des épingles. Mi-vif, mi-charogne, le monstre dérive dans le détroit tel un navire fantôme.

À sa sortie, le roman agite le monde culturel italien: 80 000 exemplaires sont écoulés, d'aucuns parlent de «fritto misto» (Enzo Siciliano), d'un «chef-d'œuvre qui n'existe pas» (Paolo Milano), ou d'un «livre magnifique gâché par l'incontinence de l'auteur» (Pietro Citati). D'autres, au contraire, comme Pasolini, le louent pour avoir fait entrer le sicilien dans la langue italienne. *Horcynus Orca* est un



Genre Roman

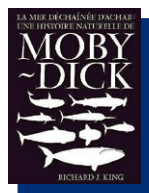
Auteur Stefano D'Arrigo

Titre Horcynus Orca

Traduction De l'italien par Monique Baccelli et Antonio Werli

Editions Le Nouvel Attila

Pages 1372



Genre Essai

Auteur Richard J. King

Titre La Mer déchainée d'Achab. Une histoire naturelle de Moby Dick

Traduction De l'anglais par Thierry Gillyboeuf

Editions La Baconnière

Pages 572



Genre Essai

Auteur Michel Pastoureau

Titre La Baleine. Une histoire culturelle

Editions Seuil

Pages 160



Dans «La Baleine. Une histoire culturelle», Michel Pastoureau constate que le monstre des mers craint dans la Bible et les mythologies fait place à une baleine nettement plus pacifique. Ci-dessus, «Vingt Mille Lieues sous les mers» illustré par Riou en 1865. (Patrice Cartier/Bridgeman Images)

«L'orque symbolise la résistance de la vie contre la mort, de l'individu contre la collectivité, de la chair contre l'esprit, de l'instinct contre la raison»

Stefano D'Arrigo, auteur de «Horcynus Orca»

héritier de Hölderlin, de Heidegger, d'Héraclite... et bien sûr d'Homère.

Après le succès, l'épopée sombre dans un demi-oubli. Tel le Léviathan, elle refait surface, de loin en loin, attendant patiemment une époque qui saura l'apprécier à sa juste valeur. La traduction française qui paraît aujourd'hui, succédant à une traduction allemande, devrait être suivie par des versions espagnole et anglaise. De quoi, espérons-le, enfin asseoir sa réputation.

Cette orque fabuleuse n'arrive pas seule, portée par la vague de la rentrée littéraire. Elle est accompagnée d'un superbe essai traduit de l'anglais par la maison suisse La Baconnière. Richard J. King, dans *La Mer déchainée d'Achab. Une histoire naturelle de Moby Dick*, rend hommage au roman de Melville, probablement le plus cité aujourd'hui dans la culture populaire américaine avec la Bible et *Harry Potter*. *Moby Dick*, paru en 1851 dans un silence retentissant, est devenu un chef-d'œuvre.



Une muse pour les musiciens

Musique contemporaine, metal, chanson, les géantes des mers ont fasciné les compositeurs. Voici une sélection subjective des plus belles œuvres qui rendent hommage à ces animaux hors normes

En 1971, Roger Payne et Scott McVay, deux chercheurs américains, publient un article dans la revue *Science* qui qualifie pour la première fois les émissions produites par les baleines à bosse de chant. Le vocabulaire de la musique permet aux scientifiques de décrire les sous-phrases, les leitmotifs des cétacés en montrant que ces chants deviennent de plus en plus complexes au moment de la reproduction. La bonne idée de Payne, a été de graver en vinyle 33 tours ces sons mélodieux. Et le succès rencontré par ce disque fut totalement inattendu ! Avec plus de 125 000 ventes, *Songs of the Humpback Whale* est entré au National Recording Registry américain aux côtés des œuvres de Frank Sinatra, Elvis Presley, et Michael Jackson.

Et ces chants vont devenir une source incroyable d'inspiration pour des compositeurs (comme Crumb, Cage ou Léo Ferré dans son *Opéra du pauvre*), auteurs de romans, sculpteurs et chorégraphes. Ce disque a aussi eu un impact diplomatique à l'ONU en contribuant à la mise en place du moratoire international, en 1986, interdisant la chasse industrielle à la baleine.

«Vox balaenae», George Crumb (1971)

Directement influencé par *Songs of the Humpback Whale*, le compositeur américain George Crumb est le premier à composer une pièce pour les cétacés géants. *Vox balaenae* (la voix de la baleine) est un trio pour flûte, violoncelle, piano électronique par des musiciens masqués. Inspirée par le chant des baleines à bosse, cette œuvre onirique d'une vingtaine de minutes fait entendre une amusante citation d'*Ainsi parlait Zarathoustra* (1896) de Richard Strauss, comme si le compositeur cherchait à redonner leur voix aux vraies prophétesses de la planète: les baleines.

«Litany for the Whale», John Cage (1980)

C'est probablement l'œuvre du répertoire contemporain la plus célèbre lorsqu'on s'intéresse aux baleines. Composée par l'iconoclaste artiste américain John Cage, cette pièce pour deux voix égales attribue à chaque lettre du mot *whale* (baleine) une hauteur spécifique. A partir de ces lettres, Cage s'amuse à recomposer des mots et des mélodies qui doivent être chantés d'une traite en prononçant chaque lettre séparément. L'effet produit est une sorte d'invocation à mi-chemin entre le chant des cétacés et une prière religieuse.

«Lo guarracino», chanson traditionnelle napolitaine

C'est une chanson qui prend la forme d'un virelangue sur un rythme de tarentelle. Elle raconte une histoire d'amour et de querelles entre poissons, dans la baie de Naples. Avec ses 19 strophes, la chanson est un inventaire génial de la faune marine au XVIIIe siècle avec pas moins d'une centaine d'organismes peuplant les eaux de cette région. Le *Guarracino* (la castagnole) veut se marier. Il tombe amoureux de la *Sardella* (la sardine) et demande à la *Vavosa* (la blennie) de se faire arrangeuse de ce mariage. La *Patella* (la patelle) qui les a espionnés, apprend ces nouvelles amours à l'*Alletterato* (la thonine) ancien petit ami de la *Sardella*, ce qui déclenche une bagarre entre les deux rivaux. La chanson ne se termine pas complètement, car l'interprète à bout de souffle demande à l'aimable assistance de l'autoriser à boire à la santé de toutes et de tous. ■ **Juliette De Banes Gardonne**

Melville s'inspirait de son expérience sur un baleinier et compilait les savoirs de son époque sur la mer. Richard J. King, spécialiste de faune marine et de littérature, a lui aussi navigué, traversant l'Atlantique en solitaire en 2007. Dans cet essai qui se lit comme un roman, il revient sur la façon dont on voyait l'océan au temps de Melville, la comparant avec nos connaissances actuelles.

Renversement culturel

Mouettes, corbeaux des mers et albatros, jets des baleines, calmars géants, n'auront (presque) plus de secrets pour vous. Que mangeait-on à bord des baleiniers au XIXe siècle, durant les années que durait leur périple ? Comment les cachalots, hautement intelligents, communiquent-ils sous l'eau, dans l'obscurité ? Richard J. King voit en Ismaël, le héros melvillien, un écologiste avant l'heure, lui qui est touché par les souffrances du

cachalot, s'émerveille pour l'animal, et finit par le considérer comme un frère.

Cette exploration est merveilleusement complétée par le nouveau livre, richement illustré, de Michel Pastoureau, *La Baleine. Une histoire culturelle*, au Seuil. Le spécialiste des couleurs avait déjà évoqué l'ours, le loup ou le corbeau, voici qu'il piste les «cétacés»: baleine, cachalot, rorqual, orque, dauphin, marsouin, etc., depuis l'âge du bronze. Il observe un renversement complet dans notre sensibilité. Le monstre honni et craint de la Bible et des mythologies anciennes, cette baleine sur laquelle trônait l'antéchrist, orne aujourd'hui les livres pour enfants.

«Le monstre des mers fait peu à peu place à une baleine nettement plus pacifique, attendrissante même, sinon pitoyable car injustement victime de la cupidité et de la méchanceté des hommes.» Le grand dévorateur, qui détruit tout sur son passage, ce n'est plus le gros poisson, c'est nous. ■

Futur antérieur

La démocratie vidée par ceux qui la parodient

Le candidat anarcho-capitaliste à la présidence de l'Argentine, Javier Milei, s'affranchit de toutes les limites pour emporter la mise, quitte à faire sombrer son pays. Puiserait-il son inspiration dans les «Contes de la folie ordinaire», de Charles Bukowski?

Gauthier Ambrus

«Je ne suis pas venu pour guider des moutons, mais pour réveiller des lions!» Pas sûr que cela soit très flatteur pour les électeurs, quel que soit leur bord. Ce vieux slogan de Javier Milei, l'anarcho-capitaliste qui brigue la présidence de l'Argentine, avec de sérieuses chances de l'emporter, en dit long sur le climat ambiant. Voilà un candidat pas comme les autres, c'est le moins qu'on puisse dire. Ce n'est pas seulement son look de rock star des années 1970 qui en est la cause. Ni ses manies ou ses innombrables déclarations borderlines, dont la dernière en date, en plein direct, a fait douter de sa bonne santé mentale. Milei, c'est d'abord l'expression d'une crise de la politique qui va jusqu'à l'autodestruction. Ce dont tant d'autres ont rêvé, il est en passe de le réaliser. Avec lui, toute différence s'est effacée entre sérieux et dérision. La démocratie se vide de contenu et finit par se parodier, sans crainte de disparaître, faute de pertinence.

Dynamiter le système

Candidat de rupture, Milei a capitalisé sur le mécontentement d'une bonne partie des Argentins, las des échecs d'une classe politique périmée jusqu'à la corruption. Il se propose donc de dynamiter le système, en risquant de faire sombrer le pays avec lui. L'anarcho-capitalisme sert de cache-sexe à un individualisme radical qui prive la démocratie de son sens. Peu importe si le candidat affiche ses évidentes contradictions comme une preuve d'indépendance. Nul besoin désormais de défendre une vision du monde cohérente. On peut ainsi se déclarer hostile à l'avortement mais favorable à la légalisation des drogues et au libre marché des organes. Avec un argument qui se veut imparable: on peut faire ce qu'on veut de sa vie, y compris la détruire. Ce qui s'applique d'ailleurs fort bien à son offre politique: quiconque est libre de voter pour lui, à ses risques et périls.

On se demande d'où peut bien venir la fatigue démocratique qui a poussé un tel personnage sur le devant de la scène. Un personnage à la Bukowski, toujours au bord du gouffre, mais prêt à y entraîner beaucoup d'autres avec lui. Du reste, c'est visiblement chez l'auteur des *Contes de la folie ordinaire* qu'il a puisé sa conception de la politique. Qu'on en juge: «La différence entre une démocratie et une dictature, c'est qu'en démocratie on vote d'abord et on obéit

ensuite, tandis qu'en dictature on ne perd pas son temps à voter.»

La phrase est si célèbre, et colle si bien à un certain esprit de pose sceptique, qu'elle a fini par éclipser son auteur. C'est bien du Bukowski, dans un exposé au vitriol de ses désillusions démocratiques: *Politics Is Like Trying to Screw a Cat in the Ass* (publié en 1972 dans les *Contes de la folie ordinaire*, et dont on se gardera de traduire le titre pour ne pas être grossier). «Pourquoi n'écrivez-vous jamais sur la politique?» lui demande un admirateur. En guise de réponse, l'écrivain américain raconte comment l'armée américaine, ayant malencontreusement égaré quelques bombes H ça et là autour du monde, a camouflé l'événement au prix d'acrobaties verbales et d'efforts de diversion. En dépit de tous les progrès accumulés, «nous en sommes toujours là, avec notre existence entre les mains d'imbéciles, une fois encore.»

Gueule de bois

Bukowski préfère par conséquent retourner à ses cuites chroniques, non sans argument: «Si elles me font mourir à petit feu, eh bien, moi, cela me semble beaucoup moins choquant d'être responsable de sa propre destruction que de ce genre de mort qu'on vous présente enrobée de belles phrases, pleines de Liberté, de Démocratie et d'Humanité ou de je ne sais quelle m***.»

Ne dirait-on pas du Milei pur jus ? Sauf que Bukowski n'a jamais songé à la présidence des Etats-Unis... Il a préféré garder son dégoût pour lui, ou sa lucidité, à une époque où l'on s'enivrait encore d'idéaux politiques. Plutôt l'alcool pur et dur que les liqueurs frelatées, susurre-t-il à notre oreille. Après des décennies d'espairs déçus, nous nous réveillons aujourd'hui avec la gueule de bois. Mais les grandes phrases de dégrisement, tout aussi creuses que les précédentes, et bien plus toxiques, nous promettent de pires lendemains. ■

Chaque semaine, Gauthier Ambrus, chercheur en littérature, s'empare d'un événement pour le mettre en résonance avec un texte littéraire ou philosophique.